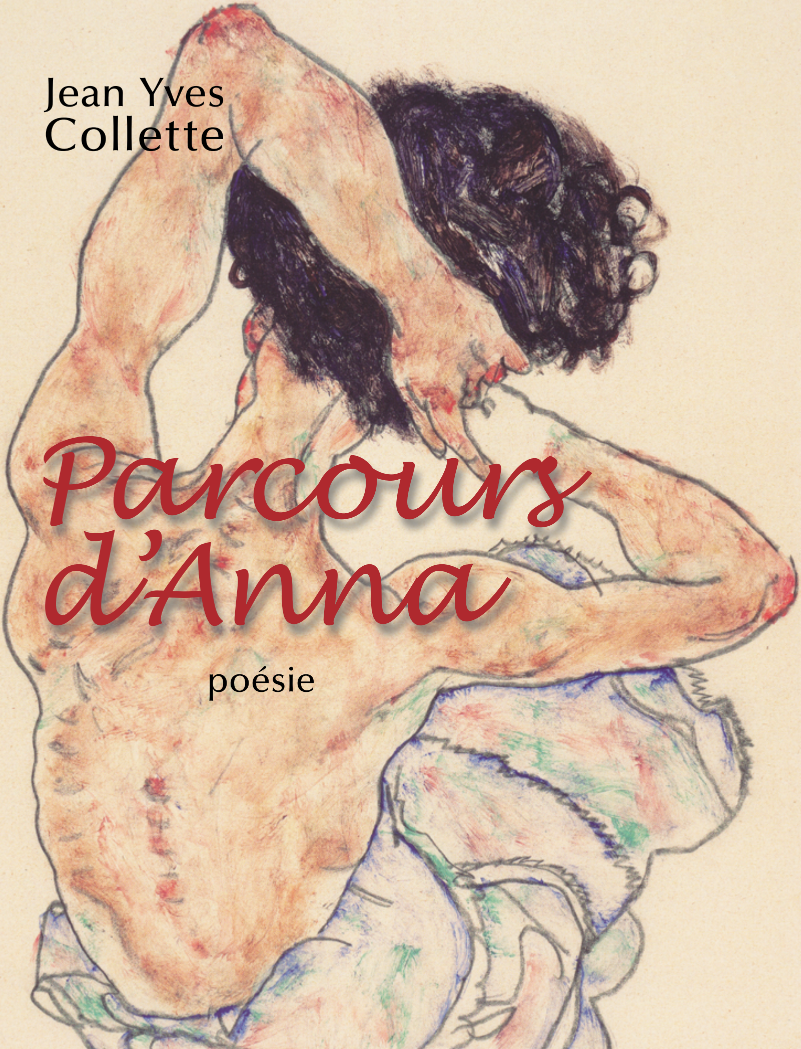
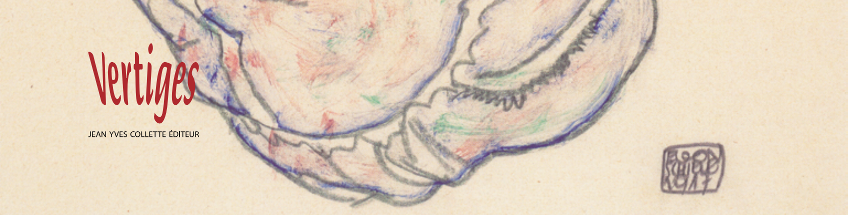


Jean Yves Collette

Parcours d'Anna

poésie



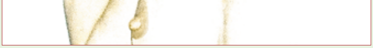
Egon Schiele (1890-1918), *Sitzender Rückenakt* (1917)

Deux étions et n’avions qu’un cœur.

François Villon

I

Cœur léger



depuis que j’ai goûté à ton visage d’affection
à ta bouche de musique, à ta langue de désir
un orage déchaîné ravage mes pensées

des émerveillements d’oiselles
s’installent dans mes mains

❧

quand ta joue frôle la mienne
dans l’entière substance qui nous compose
je me dépouille de ce qui me reste
me demande si je vais perdre ta voix

sans le consentement de quiconque
le tic tac de l’horloge mesure des mots
qui sont impossibles à dire
ma tête est fêlée depuis que tu m’aimes

Anna me dévêt, tu me dépouilles
tu entreprends des caresses brûlantes
je les appelle, car mes yeux sont vides
tu chasses les mensonges qui nous entourent

dans ta chair, je vois l'aurore
tes gouttes capiteuses me désaltèrent
les jets qui me viennent
appartiennent à ta langue

ma peau dure a des voluptés cachées
qui explosent les jours de pluie
tes petites lèvres chères
mangent des figues bleues

souvent mes oreilles bourdonnent
tes hanches houleuses
me donnent des spasmes
je te prie de presser ma tête entre tes cuisses

le déroulement du temps est un crime
le langoureux de tes jambes
ne peut pas être rapide mais il file
j'ai le souffle palpable, je te fais une déclaration

« elle explorera ce dont elle a envie », dit Anna
devant le rideau, ma langue ouvre toutes tes portes
derrière, tu me donnes ta peau d'amande
de ton cœur palpable fuse le plaisir

ta main défroisse mon visage
et trouve ma bouche épuisée d'amour
glisses-y tes doigts saisis d'odeurs
ils défont les nœuds des sentiments

nous sommes seuls, le temps est immobile
de grands arbres calmes nous protègent
au milieu de la ville à midi
nos corps enlacés *effacent* la peur

ta robe se soulève, Anna soulève ta robe
admirable fraîcheur de tes cuisses
à chaque heure, la douceur de tes jambes
impaire confiture milanaise

dans le monde en cet instant
tes petites mamelles roses sans gêne
je les mesure à la langue, me les dessine
la porte s'ouvre, je suis volubile

le vertige parle à mes mains
quand je masse la chair tendre de tes fesses
le chemin, montré par tes jambes arc-boutées
il me vient des idées d'élargissement...

regard frêle, je passe et touche tes épaules
les rousseurs mêlées de ton dos se démêlent
quand les frissons traversent ton ventre
au mois de juin, j'invente le nécessaire

dévoilé, il faut bien arriver à le dire
le bouquet gonflé de ta vulve
chair hallucinée, versatile, excitante
fleur dépouillée et tendre

une ombre dans l'eau, je plane...
dans le territoire de tes odeurs
à plonger chaque fois je perds la tête
et oublie les paroles qui tombent des livres

II

Cœur lourd

il est inconcevable que t'enlacer me soit enlevé
le lit fait, le lit défait, peu importe

* * *

ceux qui semblent être des passants
ils passent et jettent un œil étrange à l'événement :
la chair des amants séparée par des ukases
et le frémissement amoureux pourchassé !

tu cries avec moi et nos cris sont perçus
ils disent que la rivière d'intolérance
qui chatoie sur nos ventres
nous mènera à « vide de vie »

alors nous vivrons à même notre détresse
rien ne chassera nos pensées ni nos envies
notre mémoire persiste plus que le temps
les rivières même asséchées nous connaissent

tu sens bien mes mains sur ton ventre
explorant ton existence cherchant la plénitude
elles *effacent* les larmes qui surviennent
quand la Loi supprime la joie éperdue

j'écris dans tes cheveux en flammes
et dans tes hanches mystiques
mon corps a aibli par le chagrin
pourrait perdre l'usage de la parole

un beau matin, n'y tenant plus
j'écris : « des imprudences nous ont assaillis
si nous cessons de nous aimer
nous mourrons cruellement »

le désir haletant nous mène à la syncope
celle-là même qui câline dans notre chair
nous sommes seuls dans le ventre de la ville
la souffrance semble de la lumière enfermée

écoutons les pulsations de nos corps

nous sommes empêchés de tendresse :
un fonctionnaire de désespérance passe
arrache le thym, le romarin

les gouttes qui tombent de ton corps
Anna, elles tombent désormais en vain
privée de tes transfusions ma chair
suppliciée s'abîme dans les étoiles

nous nous sommes fait vœu de dévoilement
surtout du bleu des veines saillantes à l'effort
rien de notre vie de lueur ne peut être interdit
dans le bonheur comme dans l'adversité

ton regard mélancolique, ta voix triste...
porté par le vent, je t'apporte nos confidences
sois rassurée, *l'effacement* est impossible
je fais des séries magiques pour nous souvenir

tu n'as plus besoin de tes lèvres pour me parler
tes mots sont dans ma tête en cent fragments
et je résous le casse-tête : tes larmes s'assèchent !

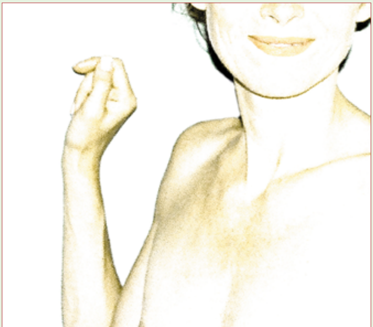
donne-moi ta main, nous allons au marché

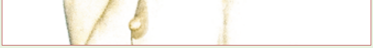
nous n’avons jamais été et ne serons jamais convenables
retiens que dans nos cœurs rien n’est suspendu
homme de vent, je souffle sur tes craintes
entre nous le rire ensoleillé éclôt sur la terrasse

il n’y a pas de mots assez forts pour décrire
le plaisir spontané et les rires qui sont en nous
nous sommes des amants avides et ivres et
nous nous prenons par un chaud mercredi d’été

III

Cœur changeant





le bonheur peut être tué
comme peuvent être tués des oiseaux
d'un claquement de main

◆

nous avons joui et nous jouirons pendant l'éternité
même séparés par des bornes et des kilomètres
de malveillance et des plus détestables intentions
nous résisterons à la bêtise obscène
qui voit l'énorme amour rangé dans un tiroir

notre bonheur est dans le dérèglement
l'inconformité illustre notre domaine
malgré la boue qui nous est lancée
notre seule crainte vient de la privation
qu'on le sache dans la profondeur du plomb
l'adversité décuple notre engagement

rien de ce que nous avons fait
ne s'*efface* et personne ne peut le partager
nous avons fait et faisons ce que nous voulons
comme nous le voulons faire
avec audace, sans arrogance
nous jouissons plus que tout
de notre intensité, de notre mémoire
celle des jours extraordinaires
comme celle des jours très anciens
où nous nous connaissions déjà
où nous cherchions, délirants
à nous recueillir dans des morceaux d'ivresse

nous ne guérirons jamais de notre rencontre
ni de notre actualité ni de notre avenir
rien n'arrêtera le mouvement de nos corps
en train de s'aimer radicalement
partout où nous verrons de l'écriture
nous lirons : libres et en liberté à perpétuité

rien n'arrêtera le mouvement de nos âmes
leurs ficelles s'entremêlent chaque nuit
chaque nuit qui passe nous sommes ensemble

toutes nos pensées, et le pensé de nos pensées
même le plus anodin, portent notre marque
dans la mouvance des jours, Anna, rien
ne nous empêchera l'un à l'autre
nous sommes rigoureusement amoureux

au-delà même de ce que nous imaginons
notre attitude est inédite
nous vivons l'un dans l'autre
véritables symbiotes
dans nos corps et nos pensées
nous ne refusons rien pensé par l'autre
et nous pensons sans cesse à l'autre
nous sommes du même creuset

nous ne provoquons pas
nous sommes ce que nous sommes
dans les marchés publics
(c'est un délire de sensations)
dans les supermarchés
(je ne dis pas ce que nous nous sommes baisés)
à l'épicerie du coin
(Anna m'embrasse avec grand soin)
partout, nous nous dévorons

nos corps s'entremêlent

chez les marchands de meubles
(nos doigts ont travaillé)
dans ton automobile
nous roulons ou ne roulons pas
nous sommes au rythme de nos sens
dans les jardins, sur les terrasses
nous sommes toujours nus
nous goûtons le sel de nos langues
en mangeant des calmars
l'orgasme monte puis se déchaîne
au cinéma en trois dimensions
rien ne peut nous arrêter

dans la rue le bonheur est anonyme
nous nous donnons sans restriction
nos rires et nos frissons fusent
sans pudeur sans faux-semblant
pendant que nous mangeons des fruits doux
avec ou sans témoin peu importe
puisque nous nous voyons dans la spirale
de nos irrésistibles sensations
que nous voulons pousser à leurs limites

dans un cirque amoureux sans fin

dans les manèges, nous avons peur
nos cœurs battent et craquent
nous avons mal, nous sommes en pleurs
c'est la loi des clandestins

j'entends l'orage qui approche…
nous serons, un moment, des amoureux interdits
l'entrecroisé de sentiments, que nos langues évoquent
sera l'objet d'attaques vicieuses

impatient, le chef de la police entre en scène
contre un aveu, il obtiendra une reddition

tu détecteras dans les événements
dans leur déroulement tragique
que le temps est immobile dans le malheur

tu seras confrontée à la Loi
le chef t'imposera ses règles et ses ordres
il te parlera du bien commun
ses chantages, tu verras, sont bien rodés

il perpétuera son contrôle assassin qui te paraîtra –
atrocité ! – excusable dans la circonstance
et le fruit de la fatalité
(dont il s’est lui-même frappé)
les menaces voilées, les nécessités familiales…
tous arguments de premier ordre
te seront présentés comme la panacée

selon le chef de la police
respecter ces diktats instaurerait la joie et le respect
et assurerait la prospérité du ménage
jusqu’au moment de la tardive et finale promenade
vers la sombre terre et le ciel clair des morts
où vous constaterez la permanence de votre chaos
où tu pourras regretter de ne pas avoir tourné la page

si tu ne résistes pas aux discours frauduleux du chef
ta subordination perpétuera ton propre drame

le chef est aussi à mes trousses
à chaque seconde il améliore sa technique
il secoue ses médailles de fonctionnaire
frappe à ma porte avec ses mains sales de menaces
plaque son visage de mort dans ma fenêtre

pose des questions pour se donner contenance
les réponses l'indiffèrent, il joue à la police
la poussière se dissout, on voit bien que ça l'excite
il ronge ses ongles et suce ses doigts tachés
il vient d'*effacer ;* il jouit de sa vindicte

au moindre signal, il se lance à l'assaut
des autoroutes quinze dix-neuf
vingt-cinq quarante quatre cent quarante

six cent quarante et *tutti quanti*
au volant de sa batmobile rouge
le chef se précipite à Bonneterre
ou dans la ville grande, dans les marchés
ou sur le plateau Mont-Royal de la perdition
où les idées sont trop habiles
pour l'esprit délébile d'un si petit coq

rien n'arrête le chef
(on le surnomme Sinatra, allez savoir pourquoi)
il traque les indices et les témoins
il surveille les lieux de rencontres
il se met en embuscade...

le chef a l'autorité facile, la discussion est inutile
lui, il connaît la vie et la rectitude de la vie
il a déjà prévu les sanctions :
le délai est court et c'est « tout ou rien »
comme si « tout ou rien » existait

fort de sa raison stratégique
lui qui n'est ni mari ni amoureux

il fouille le bonheur d’autrui
il veut connaître les détails
combien de fois où quand comment
et les autres subtilités un peu plus salées
il en a besoin pour bander

le flic est aussi malsain que ses doigts ignobles
il a la raison des dégueulasses

Sinatra a le visage troué de malveillance
maniant la médisance aussi bien que la calomnie
il se montre vioque insolent et ridicule
perclus de rhumatisme haineux

il est pathétique mais on voit bien qu’il déjante :
il saigne des yeux des *effacements*
il saigne du nez d’hypocrites rognures
il saigne de la bouche les injures qui l’étouffent
il saigne des oreilles les mots d’amour qui le tuent

à le voir aller on voit bien que ça déchire
sa faible tête rasée jusqu’à la peau
et ses organes qui bavent

il n’a jamais connu et ne connaîtra pas l’ivresse de vivre
il suinte l’ennui, il est faible, fade, neutre, gris
comme la lumière de la mort qui tombe sans fin

c’est un violent, un faible qui n’ose pas frapper
en fait, c’est un tueur qui n’ose pas tuer
qui n’ose pas lui-même se tuer
naturellement, puisqu’il ne sait pas aimer

à contrôler, à manipuler, le chef est spécialiste
à fouiller les pensées, il est champion toutes catégories
profanateur d’intimité, il déchiffre les relevés
il décode, il tripote, il viole sans compter
avec la technologie, rien ne lui résiste

« il me fait parler », dit Chérie
« évidemment, Chérie, c’est pour ton bien ! »
comme l’avancent fièrement tous les chiens
gardiens de l’une ou l’autre orthodoxie

« mais non ! je ne t’ai jamais surveillée ! lance Sinatra
« je suis attentif, je te protège, tout va bien !
« j’ai déjà effacé tes frasques intempestives

« j'ai supprimé ton amant ‹ illégal ›
« (qui est monstrueux, malhonnête et pervers)...
« oublions le passé, construisons pour l'avenir...
« nous ferons des choses ensemble... moi
« je t'aimerai pendant trois mois et quelques poussières
« mais si toi tu m'aimes, Chérie, ça devrait suffire...
« pour le reste, nous allons repeindre la façade »

mais l'incertitude colle au nombril du chef
il se rassure en roulant des mécaniques
il voudrait bien *effacer* son impuissance à aimer
s'auto-*effacer* pour l'amour qu'il ne donne pas
vieux mâle en perdition sur un chemin de banlieue
il chante son territoire mais ne sait pas ce qu'il chante
il combat le désespoir sans passion ni envergure
à trouver des explications il est nul

Sinatra se déchire comme une feuille de papier

alors je dis au chef, par compassion
pour le soutenir, pour l'encourager :
holà ! chef ! épuise tes autoroutes
à cent cinquante à l'heure
ouvre la portière et jette-toi en l'air
tête de cochon de sale flic de mes deux

va-t-en au ciel des cocus et des crétins
toi qui as appelé tous ces compliments
va là-bas contempler la vie qui t'est passée sous le nez
car, ici-bas, tu ne sauras jamais
qui sera dans ton lit quand tu iras te coucher

la mémoire est une faculté
qui aime la douleur

au détour de la nuit, un matin comme les autres
Anna choisira de sortir d'un monde d'étouffement
où le sens de la vie se conjugue avec la mort
elle portera une petite valise remplie d'yeux ouverts

un matin ordinaire, elle choisira de partir
d'oublier les trafics, les colères et les malveillances
elle quittera la maison des loups
qui la contraignent à la solitude dans leur cohue

Anna, tu t'arracheras non sans douleur et le cœur serré
à des souvenirs et à quelques moments de fraîcheur

ce matin-là une porte s'ouvre, la lumière t'appelle…
tu balaieras le chagrin vieux qui t'avait envahie

au ventre égoïste et de désespérance
tu auras tout donné et, par-dessus tout, ta charité
la vie est unique et le ventre t'enlevait la vie
de sa genèse, il ne t'en reste que la peau

tu entreras simplement dans un autre monde
aucune douane ne t'empêchera d'accomplir
ton voyage vers la sérénité et la tendresse
tu jetteras le masque, tu oublieras la confusion

désormais aucune instance ne nous séparera
ta main retrouvera sa place dans la mienne
nos voix reprendront leur joyeux babillage
nous nous aimerons pendant nos promenades

nous vivrons intensément tout ce que nous vivrons
tu riras ou tu pleureras des mots que je te dirai
ils seront dits pour t'aimer et ainsi tu les entendras

le matin, « je veux me réveiller avec toi »

notre félicité sera insaisissable
elle parlera d'elle-même
elle dira qui nous sommes
dans la pénombre fraîche
ou dans la pleine lumière
comment nous nous habitons l'un et l'autre
dans la plénitude de ce mot
et le bonheur que nous avons
à être toujours ensemble

tout débordera comme le débordement outrageux
de nos sens et le contentement que nous en tirons

nous serons vus et les mots deviendront inutiles
ta tendresse prendra la couleur des fruits
elle nous envahira, elle ne nous quittera plus
aussi longtemps que nous vivrons en tête-à-tête
comme les éléments d'une flamme
nous verrons affiché en toutes lettres
que la vie nous a fait un don en nous réunissant
alors une lueur intense dans la rue
viendra exulter avec la nuit

le délire (je sais combien tu aimes ce mot)
nous le prendrons à pleines mains
nous traverserons le monde en son nom
nous en capterons toutes les facettes
nous nous promènerons à l'automne
dans des villes méridionales et douces
notre voyage d'esprit et de chair sera infini
il se confondra à celui de notre existence
à notre réunion dans la simplicité des gestes

oublié le temps de charivari
en liberté tu rêveras à un rêve
de noir chocolat et de joyeux laitage

dans l'avenue du Mont-Royal
à l'une des belles intersections
dans la pleine chaleur de l'été
une femme et un homme s'embrassent
leurs bouches gourmandes semblent partager un fruit
ou, peut-être, un bonbon

leurs corps enlacés font mal à voir
aux corps qui ne le sont pas

il semble naturel de les trouver là
de jolis nuages blancs se promènent dans le ciel
(on dirait des paroles de chansonnettes)
on dirait des « nuages de beaux temps »
les amoureux portent des vêtements clairs de saison
des camisoles légères, des lunettes de soleil
mais cela n'a pas beaucoup d'importance

l'un très près de l'autre
il arrive que leurs mains vagabondent
il arrive que leurs corps se pressent
l'un contre l'autre terriblement
il arrive que la soif de l'autre
les amène à frissonner

la femme est si belle
elle ressemble à la reine d'un pays ancien
et son corps est leste
comme celui d'une femme qui aime

l’homme ne parle pas encore de la beauté de la femme
mais il reconnaît que des blessures passées
les ont cimentés l’un à l’autre
dans la belle avenue du Mont-Royal
dans la chaude exultation de l’été
l’homme et la femme ainsi enlacés
provoquent un attroupement
des badauds attirés par le bonheur
se tiennent bientôt par la main
des bras se nouent autour des hanches
des sourires apparaissent dans les visages
des bouches se regardent

certains s’étonnèrent d’avoir cru jadis
que les langues et les lèvres ne servaient qu’à parler

les amoureux filent laissant pendant des heures
l’ambiance saturée d’amour

le monde des amants est immense
pourtant ils sont sobres dans leur vie
ils courent les allées d’un marché de fruits
ne se lassant jamais de leurs promenades
choisissant au bonheur de leurs langues
des couleurs, des saveurs savantes

et s'amusant parfois des formes suggérées

des gâteaux pleins de fruits et de noix exotiques
les traversent de plaisir tout un jour et
s'ajoutent à la douceur de leurs baisers
il arrive même qu'ils entreprennent
de cuisiner comme des personnes en délire
de la confiture salée de fenouil
dans l'avenue du Mont-Royal qui chatoie
sous les éclats des réverbères de l'été
les amants jouissent de leur euphorie

la fin de la journée les voit se dissiper
ils vont cacher leurs pointes de rousseurs
exacerbées par le soleil
Anna & lui vacillent
ils doivent se retrouver seuls
dans l'appartement calme qui les abrite
ils dénudent leurs corps
nerveux, fébriles comme des débutants
aussi inquiets que la première fois
ils se touchent
leurs corps entiers s'embrasent aussitôt
les mains parcourent la fleur de la peau
leurs sens découvrent sans fin un jardin des merveilles
ils se tiennent enlacés, l'un dans l'autre

ils sont dans la chair de l’autre
et dans sa pensée

dans la chambre ivoire et bleue
où tout a été choisi pour leur plaisir
ils boivent du vin doux et se caressent
après des moments de sommeil
ils veulent jouer des hanches et de la tendresse
narines ouvertes, gourmandes de tous les parfums
le regard intense, ils se désirent
ils reprennent leurs jeux amoureux
jusqu’aux premières lueurs d’un autre jour
solstice, apothéose, que les mots sont faibles !

elle lui dit : « possède mon corps
« garde-le au plus près de toi
« pratique-le infatigablement
« de sorte que jamais plus il ne se perde
« dans l’ennui que j’ai connu
« quand j’enrobe ton sexe je suis en envoûtement »

il lui dit : « tu te souviens ?
« je suçais tes orteils en te pénétrant
« je les lavais de leur propreté

« la disposition de ton corps permettant cela
« des sensations profondes ont envahi ton ventre
« je t’ai enveloppée de soie blanche et je t’ai gardée »

un beau matin
un jour d’ivresse et de délire
un jour d’allégresse et de liberté
un jour de désir insatiable
un jour d’amour plus faste que les autres...
tu me diras que tu te fais mienne

voilà les plus grandes paroles d’amour
que j’attendrai de toi

je crois que tu les prononceras avec ferveur

je te répondrai
que je n’ai de vie que pour celle que j’aime
et que te la donner est peu de chose
et que tous les mots que j’ai pour toi
qui tombent de ma bouche
emplissent ton cœur

MONTRÉAL 23 JUIN — 23 JUILLET 2005

Parcours d'Anna
est d'abord paru en 2007
aux éditions du Noroît
ISBN : 978-2-89018-599-9

ISBN : 978-2-89668-274-4

© Jean Yves Collette et Vertiges éditeur, 2010

– 0275 –